

## HOMÉLIE 12

«Vous venant en aide, nous vous exhortons à ne pas recevoir en vain la grâce de Dieu; car il dit : Je vous ai exaucé dans le temps favorable, je vous ai secouru dans le jour du salut.»

1. Comme Paul venait de dire que Dieu prie, et que les apôtres sont ses ambassadeurs, en priant eux-mêmes les hommes de se réconcilier avec lui, il ne veut pas que cela les jette dans l'indolence; il se hâte donc de les exciter et de les effrayer, en leur disant : «Nous vous exhortons à ne pas recevoir en vain la divine grâce.» Parce qu'il consent à nous prier et qu'il nous envoie ses ministres, ne nous laissons pas aller à l'apathie; c'est une raison, au contraire, de déployer plus de zèle pour plaire à Dieu, de réunir plus de richesses spirituelles. Il l'avait dit plus haut : «La charité de Dieu nous presse» ne nous laisse point de repos, nous stimule sans cesse. Si vous ne montrez pas cette ardeur après que Dieu vous a témoigné cette sollicitude, si vous n'accomplissez rien de généreux, vous perdrez ces biens inestimables. Ne pensez pas que, s'il vous envoie maintenant des hommes pour vous exhorter, cela ne doit plus avoir de terme; il n'en sera ainsi que jusqu'à son second avènement : l'exhortation a seulement lieu tant que nous sommes sur la terre, et puis justice et châtement. De là cette force qui le presse. Il ne cesse de les stimuler, soit par la grandeur des biens promis et de l'amour de Dieu pour les hommes, soit par la brièveté du temps. Voici comment il exprime ailleurs la même parole : «Notre salut est en ce moment plus proche;» (Rom 13,11) ailleurs encore : «Le Seigneur est près.» (Phil 4,5) Il est ici plus explicite. Ce n'est pas uniquement parce que le temps qui nous reste aura peu de durée, c'est aussi parce que ce temps est le seul propice à l'œuvre du salut, que nous devons redoubler de zèle : «Voici maintenant le temps favorable, voici le jour du salut.» Ne laissons donc pas échapper l'occasion, montrons une ardeur en rapport avec la grâce. Si nous témoignons nous-mêmes tant d'empressement, c'est à cause de cette brièveté et de cette opportunité.

Aussi leur disait-il : «Vous venant en aide, nous vous exhortons.» C'est à vous que nous venons en aide, nous sommes vos auxiliaires plutôt même que ceux de Dieu, dont nous sommes cependant les ambassadeurs. Lui n'a besoin de rien, le salut n'a pas d'autre objet que vous. Que du reste il soit aussi l'auxiliaire de Dieu, il ne s'en défend pas, puisqu'il a dit formellement dans un autre passage : «Nous sommes les coadjuteurs de Dieu.» (I Cor 3,9) A ce titre, il vient encore sauver les hommes : «Nous vous exhortons.» Quand c'est Dieu qui nous exhorte, l'exhortation ne va plus seule, elle est accompagnée de ce témoignage décisif, qu'il a donné son Fils, le juste par excellence, qui ne connaissait point le péché, et qu'il l'a fait péché pour nous pécheurs, afin que nous devinssions justes. Cela étant, ce n'était pas à Dieu de prier, des hommes surtout, et des coupables; c'est lui-même qui devait être prié tous les jours. Voilà néanmoins qu'il prie; quant à nous, nous n'avons aucun droit à vous prier, ne vous ayant fait aucun bien; mais nous vous prions uniquement au nom de Dieu, qui vous a fait de telles grâces. Nous vous exhortons avant tout à recevoir le bienfait, à ne pas repousser cette munificence. Ecoutez-nous, et ne rendez pas inutile la grâce qui vous est donnée. – De peur qu'on ne s'imagine que la réconciliation consiste simplement à croire quand on est appelé, Paul ajoute ces choses et demande de plus le zèle pratique de la vie. Un homme délivré de ses péchés et devenu l'ami de Dieu, s'il revient à ses premières souillures, retombe également dans l'inimitié; c'est inutilement qu'il a reçu la grâce en ce qui concerne la vie. La grâce ne nous sert de rien pour le salut en définitive, si nous vivons dans l'impureté; elle tourne même alors à notre perte, puisque nous nous enfonçons davantage dans le mal, en retournant à nos vices après avoir reçu tant de lumières et de faveurs.

L'Apôtre n'émet pas encore cette considération, afin de ne pas blesser par son discours; il se borne à dire que la grâce alors ne nous sert de rien. Il leur rappelle ensuite une prophétie, toujours dans le but de les exciter et de les déterminer à prendre avec courage et sans retard le chemin du salut. «Dieu lui-même a dit : Je t'ai exaucé dans le temps favorable, je t'ai secouru dans le jour du salut. Voici maintenant le temps favorable, voici maintenant le jour du salut.» Le temps favorable, quel est-il ? Le temps de la miséricorde et de la grâce, où nous ne devons ni rendre nos comptes ni subir la peine de nos péchés, le temps où nous pouvons obtenir, avec la réconciliation des biens sans nombre, la justification, la sanctification, et tous les autres. Que de labeurs n'eût-il pas fallu subir volontiers pour avoir une occasion pareille ? Et voilà qu'elle se présente d'elle-même, nous apportant le pardon du passé, sans exiger de nous aucune fatigue. Voilà ce que Paul appelle le temps favorable, par la raison que les plus grands criminels peuvent alors être reçus en grâce; bien plus, arriver au faite de la gloire.

## HOMÉLIES SUR LES DEUX ÉPÎTRES AUX CORINTHIENS

C'est ainsi qu'à l'arrivée d'un monarque, la justice suspend son cours, les coupables sont graciés et sauvés. Encore une fois, voilà le temps favorable, celui pendant lequel nous sommes encore dans la lice, nous travaillons à la vigne, la onzième heure ne s'est pas écoulée.

2. Hâtons-nous donc, mettons ordre à notre vie; car c'est une chose facile. Oui, celui qui lutte pendant ce temps, quand les dons célestes se répandent sur nous avec une telle abondance, obtient aisément la palme. Dans les grandes solennités, les rois de la terre eux-mêmes, se montrant alors revêtus de leurs insignes distinctifs, récompensent magnifiquement la plus légère offrande; mais, lorsqu'ils paraissent pour juger, les comptes sont établis avec une rigoureuse exactitude. Combattons, nous aussi, dans le temps où ce bienfait nous est accordé; c'est le jour de la grâce, de la divine grâce : il nous est aisé dans un pareil moment de remporter la couronne. En effet, si Dieu nous a reçus quand nous succombions sous le poids de nos vices, et s'il nous en a délivrés, beaucoup mieux nous recevra-t-il quand nous sommes libres, quand nous faisons d'ailleurs ce qui dépend de nous. Après cela, l'Apôtre se donne lui-même en exemple, comme il le fait partout ailleurs; c'est une leçon qu'il nous donne encore ici, puisqu'il ajoute : «Ne donnant à personne aucun sujet d'offense, afin que notre ministère ne soit pas dédaigné.» Ce n'est pas seulement par la considération du temps, c'est encore par l'exemple des hommes vertueux qu'il les exhorte. Mais voyez avec quelle modestie : il ne leur dit pas de considérer les apôtres comme des modèles; leur ôtant du premier coup tout motif de récrimination, il leur expose ce qui le concerne lui-même. Il fournit là néanmoins deux preuves d'une conduite irréprochable : «Ne donnant aucun sujet;» dira-t-il : D'accusation ? Non, moins que cela, «d'offense;» ce qui signifie de représentations ou de plainte. «Afin que notre ministère ne soit pas attaqué;» afin que personne n'y trouve rien à reprendre. Il ne lui suffit pas de le mettre à l'abri d'une occasion, encore une fois; il ne veut pas qu'on y découvre la plus légère faute, que personne puisse incider là-dessus. «Mais nous présentant nous-mêmes en toute chose comme les ministres de Dieu.»

Le voilà qui s'élève beaucoup plus haut. N'avoir à craindre aucun reproche, ce n'est pas certes aussi parfait que de se montrer sous tous les rapports les ministres de Dieu; ne point encourir d'accusation n'égalera jamais mériter de grands éloges. Selon la force de l'expression, ils ne cherchent pas à paraître, ils se présentent tels qu'il sont en réalité. Paul dit ensuite ce qui les a rendus tels. En quoi donc se sont-ils démontrés ? «Dans une patience inaltérable.» C'est le fondement de tous les biens qu'il établit ici. Aussi ne se borne-t-il pas à nommer la patience, il la qualifie pour faire voir combien elle est grande. Souffrir une épreuve ou deux, ce n'est rien d'héroïque; mais il déroule à nos yeux des nuées d'épreuves, en ajoutant : «Dans les tribulations, dans les nécessités.» Ce dernier mot aggrave les tribulations, en déclarant qu'elles sont inévitables, et qu'il y a là comme une nécessité qu'on ne saurait éluder. «Dans les angoisses.» Celles de la faim et des autres besoins de la nature, ou simplement celles des tentations. «Dans les plaies, dans les geôles, dans les séditions.» Chacune de ces choses prises isolément est un mal terrible, être flagellé, chargé de fers, n'avoir aucun asile d'où ne viennent vous chasser les persécuteurs et les hommes de sédition; jugez donc quelle noblesse d'âme elles réclament quand elles fondent toutes sur quelqu'un, et toutes ensemble. Aux épreuves du dehors l'Apôtre ajoute ce qui vient de son fait : «Dans les labeurs, dans les veilles, dans les jeûnes, dans la chasteté.» On voit d'abord là les fatigues accablantes de ses courses et de ses travaux; ensuite les nuits consacrées à l'œuvre de la doctrine, ou bien encore au travail. Il n'omet pas même le jeûne à travers tout cela, quoique mille jeûnes soient bien loin d'égaliser les épreuves subies. La chasteté dont il parle peut s'entendre de l'ensemble des vertus aussi bien que d'une vertu spéciale, ou même du désintéressement avec lequel les apôtres prêchaient l'Évangile, les mains pures de tout présent.

«Dans la science.» Que désigne-t-il par là ? Cette sagesse qui vient de Dieu et qui constitue la science véritable; ce n'est pas celle des hommes qui se glorifient de posséder les connaissances du monde, et qui n'ont de la sagesse que les dehors, ne possédant pas cette science supérieure. «Dans la magnanimité, dans la mansuétude.» C'est encore ici le trait éminent d'une âme généreuse, qui supporte tout sans s'émouvoir, bien qu'elle soit en butte à toute sorte de persécutions et d'outrages. Dévoilant ensuite la source de tous ces biens, il ajoute : «Dans l'Esprit saint.» En lui seul, en effet, il nous est donné d'accomplir toutes ces œuvres. Remarquez à quel moment il introduit cette assistance de l'Esprit saint : c'est après avoir exposé ce que l'homme doit faire. Pour moi, cependant, j'attacherais un autre sens à cette parole. Et lequel ? Nous avons été remplis des dons de l'Esprit, et c'est par ces faveurs spirituelles que se manifeste notre apostolat. C'était une grâce sans doute; mais lui-même s'en était rendu digne par ses bonnes œuvres et ses nobles sueurs. Si quelqu'un prétend que l'Apôtre déclare par là n'avoir rien à se reprocher dans l'exercice de son ministère, il ne

## HOMÉLIES SUR LES DEUX ÉPÎTRES AUX CORINTHIENS

s'écartera pas non plus de sa pensée. Ceux d'entre eux qui avaient reçu le don des langues et qui s'en étaient enorgueillis, furent réprimandés; car enfin on peut avoir un don spirituel, et ne pas en faire l'usage convenable. C'est ce dont on ne peut pas nous accuser, dit-il; nous avons agi dans l'Esprit, nous avons usé des grâces spirituelles d'une manière irréprochable.

3. «Dans une charité non feinte.» Tel est le principe de tout bien; c'est à cette vertu que Paul devait d'être ce qu'il était; elle faisait de son âme le séjour de l'Esprit, mobile de toutes ses œuvres. «Dans la parole de vérité.» C'est ce qu'il a souvent dit : Nous ne mêlons aucun artifice à la doctrine, nous n'altérons pas la parole de Dieu. «Dans la puissance de Dieu.» Paul est fidèle à la marche qu'il a toujours suivie, ne s'attribuant rien à lui-même, rapportant tout à Dieu, tout le bien que lui-même a pu faire. Comme il avait paru se louer, en déclarant que sa vie ne présentait aucun côté vulnérable, qu'elle était empreinte d'une haute philosophie, voilà qu'il en fait remonter la cause à l'Esprit et l'honneur à Dieu. Il ne s'était pas décerné des louanges ordinaires, en apparence du moins. L'homme qui mène une vie tranquille ne pratique pas sans effort une vertu qu'il puisse déclarer irréprochable; songez alors quelle grandeur d'âme il faut pour se conduire ainsi parmi tant d'épreuves, pour briller d'un tel éclat au milieu des persécutions. Paul n'a pas supporté seulement celles dont il a parlé, il en a supporté beaucoup plus, dont il parlera dans la suite. Ce qui frappe surtout d'admiration, ce n'est pas qu'il reste inattaquable voguant sur une mer aussi tourmentée, ce n'est pas même qu'il supporte tout avec égalité d'âme, c'est qu'il souffre avec plaisir, et ce sentiment respire dans les paroles qui viennent immédiatement après : «Par les armes de la justice, frappant à notre droite et à notre gauche.»

Voyez-vous quelle fermeté, voyez-vous quelle ardeur et quel courage ? Dans sa pensée, les tribulations sont des armes qui, bien loin de nous abattre, nous protègent et nous rendent plus forts. Il dit qu'elles frappent à gauche, pour rappeler ce que nous regardons comme des sujets de tristesse; et les choses qui méritent une récompense nous apparaissent toujours ainsi. Pourquoi donc les désigne-t-il par ce nom ? Pour se conformer peut-être aux idées du commun des hommes, ou mieux pour nous inculquer de prier Dieu, afin que nous n'entrions pas en tentation. «Par la gloire et l'ignominie, par la mauvaise comme par la bonne renommée.» – Que dites-vous, ô Paul ? estimez-vous un si grand bien de posséder la gloire ? – Sans doute, répond-il. – Mais quoi, la grandeur consiste plutôt à supporter l'ignominie; faut-il donc tant de force d'âme pour se résigner à la gloire ? – Il en faut beaucoup, en effet; une âme grande et généreuse peut seule ne pas y succomber. De là vient que Paul se glorifie d'une chose comme de l'autre; car il brillait également dans les deux. – Comment la justice a-t-elle des armes ? – Parce qu'elle excite les hommes à l'amour de la piété par l'honneur dont elle entoure les maîtres : c'est le témoignage des bonnes œuvres, c'est une gloire rendue à Dieu. Il rentre d'ailleurs dans l'économie du plan divin de faire servir les obstacles à dilater la prédication. Voyez : Paul n'était-il pas dans les fers ? Cela contribuait néanmoins au triomphe de l'Évangile. «Les choses qui me sont arrivées ont tourné beaucoup plus au progrès de l'Évangile; en sorte qu'un plus grand nombre de nos frères, encouragés par mes fers, ont montré plus de confiance et prêché sans crainte la parole de Dieu.» (Phil 1,12-14) L'Apôtre était-il ensuite dans la gloire ? Cela ne faisait encore que stimuler leur ardeur. «Par la mauvaise comme par la bonne renommée.» Il ne supportait pas seulement avec générosité les épreuves corporelles, les tribulations et les autres peines énumérées; il supportait aussi celles qui tombent sur l'âme, et qui causent un trouble beaucoup plus grand. Jérémie lui-même, après avoir tant souffert, se déconcertait devant ces dernières; assailli d'outrages, il disait : «Je ne prophétiserai plus, je ne ferai plus entendre le nom du Seigneur.» (Jer 20,9) David gémit souvent sous le poids de l'insulte. Isaïe, à qui les affronts n'avaient pas été ménagés, s'exprime de la sorte : «Ne craignez pas les insultes des hommes, ne nous laissez pas abattre par leurs mépris.» (Is 51,7)

Voici maintenant comment le Christ parlait à ses disciples : «Quand ils diront toute sorte de mal de vous, mais en mentant, réjouissez-vous et tressaillez d'allégresse, parce que votre récompense est grande dans les cieux.» (Mt 5,11-12) Ailleurs encore il dit : «Soyez transportés de joie.» (Lc 6,23) Or, il n'aurait pas proposé une aussi belle récompense, si le combat n'avait pas offert de grandes difficultés. Dans les tortures, le corps souffre avec l'âme, le propre de la douleur étant de les affecter l'un et l'autre : ici l'âme seule est tourmentée. Beaucoup ont succombé sous les premières épreuves, et de la sorte ont perdu leur âme. Quant à Job, les insultes des amis lui furent plus pénibles que les vers et les plaies. Il n'est rien, non rien de plus intolérable, quand on est dans l'affliction, qu'une parole qui vous mord au cœur. Aussi l'Apôtre fait-il figurer à côté des dangers et des sueurs «la gloire et l'ignominie.» Un grand nombre de Juifs refusaient d'embrasser la foi par vaine gloire et par ostentation. Ils

## HOMÉLIES SUR LES DEUX ÉPÎTRES AUX CORINTHIENS

avaient peur, non d'encourir un supplice, mais d'être expulsés de la synagogue. Aussi le Christ leur disait : «Comment pouvez-vous croire, vous qui cherchez vos applaudissements réciproques ?» (Jn 5,4) Bien des hommes, après avoir triomphé de tous les périls et de toutes les peines, ont subi le joug que la vaine gloire leur imposait. «Comme des séducteurs et des témoins de la vérité.» Là reparait cette opposition : «Par la mauvaise comme par la bonne renommée.» Il poursuit : «Comme des inconnus et des connus.» Encore une antithèse : «Par la gloire et l'ignominie.» Les apôtres étaient connus de plusieurs et par eux entourés d'attentions; d'autres ne daignaient pas les reconnaître. «Comme des mourants, et voilà que nous vivons.» Nous sommes comme des condamnés à mort; c'est une ignominie de plus.

4. Paul le disait pour démontrer l'ineffable puissance de Dieu et leur propre patience. Dans la pensée de nos persécuteurs, nous sommes morts, et tous le pensent de même; mais par la protection divine nous échappons aux périls. Nous enseignant ensuite pourquoi Dieu le permet, il ajoute : «Comme fustigés, mais non jusqu'à mourir.» On voit ici les précieux avantages qu'on retire des épreuves avant même la récompense, et le bien que nos ennemis nous font sans le vouloir. «Comme accablés de tristesse, quoique toujours dans la joie.» Aux yeux des étrangers, nous avons le chagrin en partage; mais nous ne faisons guère attention à leur opinion, nous sommes dans de perpétuelles délices. Il n'affirme pas simplement son bonheur, il déclare que ce bonheur dure sans cesse : «Toujours dans la joie.» Et que peut-on comparer à cette vie dans laquelle plus les calamités sont nombreuses, plus est grande la félicité ? «Comme étant dans l'indigence, quoique semant autour d'eux les richesses.» Quelques-uns prétendent qu'il parle là des biens spirituels; j'ose dire que cela doit s'entendre aussi des biens temporels; car ils les possédaient en abondance, d'une façon inconnue jusqu'alors, eux à qui les maisons de tous étaient ouvertes. On ne saurait en douter en lisant ce qui suit : «Comme n'ayant rien et possédant tout.» – Comment cela peut-il se faire ? – Comment le contraire aurait-il lieu ? Celui qui possède beaucoup n'a positivement rien, et celui qui n'a rien possède tout en réalité. Et ce n'est pas ici seulement, c'est dans tout le reste que le contraire provient du contraire. Si vous êtes étonné que tout appartienne à qui n'a rien, prenons pour exemple ce même Apôtre : il commandait à l'univers; ce n'était pas seulement des richesses, c'était encore des yeux qu'il pouvait disposer : «Si c'eût été possible, dit-il, vous eussiez arraché vos yeux pour me les donner.» (Gal 4,15) Il tient ce langage pour nous apprendre à ne pas nous laisser troubler par les jugements des hommes, nous traiteraient-ils d'imposteurs, méconnaîtraient-ils ce que nous sommes, nous regarderaient-ils comme des condamnés à mort, des êtres plongés dans l'affliction, dans la pauvreté, dans un dénûment absolu, quoique nous soyons dans l'allégresse; ce n'est pas pour les aveugles que brille le soleil, et les insensés ne comprennent pas le bonheur des sages.

Seuls les hommes fidèles à Dieu jugent sainement des choses; ils ont d'autres sujets de contentement ou de douleur que le reste des hommes. Quelqu'un qui n'est jamais descendu dans l'arène, voyant un athlète couvert de blessures, et portant la couronne au front, ne verra que la souffrance des blessures, parce qu'il ne sait pas le bonheur de la couronne. Ainsi font ceux dont nous parlons : ils voient ce que nous avons à souffrir, mais ignorent la cause pour laquelle nous souffrons; les souffrances seules existent alors pour eux, par la raison qu'ils ont sous les yeux les fatigues et les périls de la lutte, et nullement les récompenses, les couronnes, le but glorieux où nous aspirons. Quelles étaient donc ces richesses qui faisaient dire à Paul : «Comme n'ayant rien, et possédant tout ?» Celles de la terre et celles du ciel. Un homme que les villes recevaient comme un ange, pour lequel on était prêt à s'arracher les yeux pour les lui donner, à se laisser trancher la tête, comment n'eût-il pas été le maître de tout ce que les pauvres possédaient ? Si vous considérez les biens spirituels, c'est de ceux-là surtout qu'il était riche. Celui que le souverain Seigneur de l'univers, le Roi des anges, avait en telle amitié qu'il lui confiait ses secrets, pouvait-il n'être pas sous ce rapport le plus opulent des hommes, ne pas tout posséder ? Il n'aurait pas ainsi mis en fuite les démons, les infirmités et les maladies.

Nous-mêmes donc, quand nous avons à souffrir pour le Christ, ne nous bornons pas à montrer du courage, soyons encore pleins de joie : en jeûnant, tressaillons comme si nous étions dans les délices; accablés d'affronts, triomphons comme si nous recevions des louanges; subissons-nous une perte, croyons que nous faisons un gain; donnant aux pauvres, persuadons-nous que nous recevons; qui ne donne pas ainsi ne donne pas volontiers. Quand vous voulez semer, ne considérez pas uniquement le sacrifice que vous faites, pensez de plus au profit que vous en retirerez : ce profit même doit passer avant ce sacrifice. Ce n'est pas dans l'aumône seule, c'est dans la pratique de toutes les vertus que vous devez moins songer à la peine du travail qu'à la douceur de la récompense; mais, avant tout, que le Seigneur Jésus

## HOMÉLIES SUR LES DEUX ÉPÎTRES AUX CORINTHIENS

soit le mobile de toutes vos luttes : vous les soutiendrez alors sans difficulté, vous parcourrez avec bonheur la carrière entière de la vie. Rien ne nous rend heureux, en effet, comme une bonne conscience. Voilà pourquoi Paul, assailli de persécutions quotidiennes, se réjouissait et tressaillait, tandis que les hommes aujourd'hui, n'ayant rien à souffrir de pareil, pas même en rêve, ne cessent de gémir et de se lamenter; et cela, uniquement parce qu'ils n'ont aucune philosophie dans l'âme. Quelle serait, dites-le-moi, la cause de vos lamentations ? la pauvreté, le manque même des choses nécessaires ? Ah, ce qu'il y a de déplorable en vous, ce n'est pas que vous gémissiez ni que vous soyez pauvre, c'est que vous soyez pusillanime; ce n'est pas que l'argent vous fasse défaut, c'est que vous ayez pour l'argent un tel culte. Paul mourait chaque jour, et son âme était dans la joie, au lieu de se laisser aller à la tristesse; il était sans cesse aux prises avec la faim, et c'était pour lui un sujet de gloire, bien loin qu'il en éprouvât de l'affliction.

3. Pour vous, quand vous n'avez pas en lieu sûr toutes les provisions de l'année, vous êtes dans la douleur et l'angoisse. – Oui, certes, me répondrez-vous; l'Apôtre n'avait à s'occuper que de lui-même, tandis que j'ai le souci des domestiques, des enfants, d'une femme. – Si Paul s'occupait de lui-même, il s'occupait aussi de l'univers entier. Vous n'avez qu'une maison à votre charge; il était en sollicitude pour les pauvres de Jérusalem, pour ceux de la Macédoine, pour les pauvres de toutes les contrées, et pour les riches qui faisaient l'aumône comme pour les indigents qui la recevaient. Deux choses dans le monde le tenaient constamment en éveil : pourvoir aux besoins physiques, répandre les biens spirituels. Des enfants tourmentés par la faim ne vous causent pas autant de peine que les affaires de toutes les Eglises en causaient à Paul. Sa sollicitude ne se bornait pas aux fidèles, les infidèles en avaient aussi leur part; elle était même tellement vive à l'égard de ces derniers, qu'il eût désiré pour eux être anathème. La famine aurait beau sévir, que vous ne consentiriez pas à mourir pour un homme quelconque. Encore une fois, vous avez à votre charge une seule femme; toutes les Eglises de l'univers pesaient sur lui : «J'ai la sollicitude, dit-il, de toutes les Eglises.» (II Cor 11,28) Jusques à quand vous amuserez-vous, ô homme, à vous mettre en parallèle avec Paul, et ne renoncerez-vous pas à votre étonnante pusillanimité ? Versons des larmes, non quand nous sommes dans le dénûment, mais quand nous commettons le péché : c'est ici ce qui doit nous faire gémir, le reste n'est digne que de risée. – Aussi n'est-ce pas là seulement ce qui m'afflige, me direz-vous, c'est encore de voir tel homme au pouvoir et d'être moi-même dans l'ombre et le mépris. – Et quel mal à cela ? Le bienheureux Paul était aussi pour la foule un homme obscur et méprisable. – Mais c'était Paul, répliquerez-vous. – Ce n'est donc pas la nature des choses, c'est la faiblesse de votre esprit qui vous cause un tel chagrin.

J'insiste; ne pleurez pas sur votre indigence, pleurez sur vous-même qui n'avez pas de meilleurs sentiments; ou mieux, corrigez-vous, au lieu de vous lamenter; ne courez pas après les richesses, ambitionnez plutôt ce qui vous donnera plus de bonheur que toutes les richesses de la terre, la philosophie et la vertu. Avec ce double trésor, la pauvreté ne saurait vous nuire; l'opulence ne vous servira de rien, si vous ne le possédez pas. Que gagnent, dites-moi, à posséder une si grande fortune, ceux dont l'âme est dénuée de tout bien ? Vous ne vous estimez pas aussi misérable que s'estime tel cet homme opulent, parce qu'il n'a pas ce que les autres possèdent. S'il ne se lamente pas comme vous, pénétrez dans sa conscience, et vous la trouverez pleine de gémissements et de sanglots. Voulez-vous que je vous montre vos richesses, afin que vous cessiez de proclamer heureux les riches du monde ? Contemplez ce ciel, sa magnificence, sa grandeur et sa sublimité. Eh bien, le riche ne jouit pas mieux que vous de toutes ces beautés; il ne saurait vous priver de ce spectacle, ni le garder tout pour lui; c'est à vous aussi bien qu'à lui que le Créateur l'a destiné. Et le soleil, cet astre rayonnant et splendide, dont l'aspect délecte nos yeux, n'est-il pas un bien commun à tous les hommes, dont ils jouissent tous également, sans distinction de riches ou de pauvres ? La couronne des étoiles n'est-elle pas encore un bien commun, tout comme le disque de la lune ? Je vais plus loin, au risque de vous étonner : nous qui sommes pauvres, nous avons à de tels biens une plus large part que les riches. Ensevelis pour la plupart dans l'ivresse, la bonne chère et le sommeil, ils ne sentent pas les beautés de la nature, par la raison qu'ils se tiennent toujours à couvert et végètent dans l'ombre, tandis que les pauvres sont dans les plus heureuses conditions pour goûter ce plaisir qui vient des éléments. Si votre attention se porte sur l'air que nous respirons et qui nous environne, vous verrez que les pauvres l'ont plus pur et plus abondant que les riches, Les voyageurs et les agriculteurs le respirent mieux sans doute que ces hommes renfermés dans les villes; et, sous ce rapport encore, les travailleurs sont plus heureux que les oisifs, consacrant tout le jour à la débauche.

## HOMÉLIES SUR LES DEUX ÉPÎTRES AUX CORINTHIENS

Et la terre, ne s'offre-t-elle pas à tous ? – Assurément non, répondez-vous. – Pourquoi ces paroles, je vous le demande ? – Parce que le riche, celui qui s'empare d'une grande étendue de terrain dans la ville, construit là de vastes portiques, et possède dans la campagne de plus vastes enclos. – Quoi donc, parce qu'il les découpera pour lui, en jouira-t-il seul ? Nullement; quelques efforts qu'il fasse, il sera contraint d'en distribuer les fruits, et c'est pour vous qu'il cultive les champs, qu'il récolte le blé, le vin et l'huile : il est constamment votre serviteur. C'est même pour vous qu'il dispose à grands frais, avec tant de labeurs et de peines, ses parcs et ses maisons; vous lui payerez ce service avec quelques pièces de monnaie. La même chose a lieu par rapport aux bains et dans tout le reste : les riches sont accablés de dépenses, de soucis, de travaux; et les pauvres, moyennant un petit nombre d'oboles, jouissent tranquillement de tout. La terre n'est donc pas plus pour le riche que pour vous; il n'a pas à remplir dix estomacs, alors que vous n'en avez qu'un. – Mais il a des mets plus recherchés. – Ce n'est certes pas un bien précieux avantage; et même, de ce côté, nous trouverons que le pauvre l'emporte encore. Si cette alimentation exquise et variée vous paraît digne d'envie, c'est sans doute parce qu'elle doit procurer un plus vif plaisir. Eh bien, le plaisir le plus réel est encore pour le pauvre, et de plus la santé. Le riche n'a qu'un avantage, celui d'affaiblir son corps en y faisant affluer les maladies. Ce que le pauvre mange tourne complètement à son bien; comme le riche dépasse la mesure, les aliments engendrent la corruption et les infirmités.

6. Si vous le voulez, rendons cette vérité plus évidente par un exemple. Qu'il s'agisse d'allumer un feu, et qu'on entasse, d'une part, des vêtements de soie, de légers tissus sans nombre, tandis que, de l'autre, on emploie du chêne et des bois résineux; qu'aura-t-on de plus dans le premier cas que dans le second ? Rien; je me trompe, on aura moins. Il nous est bien permis de présenter sous un autre aspect ce même exemple : que l'un alimente la flamme avec du bois, et que l'autre y jette des corps; quel est le foyer qui vous sera le plus agréable ? celui-là ou celui-ci ? Evidemment c'est le foyer où le bois brûle; car vous ne voyez rien là que de naturel; c'est même une chose qui plaît à la vue. L'autre feu repousse au loin tout le monde par ses exhalaisons, par la fumée qui s'en dégage, par l'odeur insupportable des os calcinés. Vous frémissez à la seule parole, vous avez horreur d'un tel feu. Voilà cependant ce que sont les estomacs des riches; on y trouverait même une plus repoussante puanteur, tant l'haleine est fétide et les hoquets hideux. Cette surcharge de nourriture fait régner dans tout le corps et dans chacune de ses parties une effrayante rigidité. La chaleur naturelle ne pouvant suffire à maîtriser ces aliments, et s'en trouvant comme écrasée, ils exhalent une fumée plus épaisse et cause un malaise plus profond. A quoi pourrait-on comparer encore de tels estomacs ? Ne soyez pas trop révoltés de ce que je vais dire; si je ne suis pas dans le vrai, qu'on me réfute.

A quoi donc les comparerai-je, encore une fois ? car ce n'est pas assez de ce que nous avons dit pour mettre à nu leur misère. Une autre image se présente à mon esprit. Et laquelle ? De même que, dans les cloaques où s'entassent les immondices, le foin, la paille, les pierres, la fange, souvent les conduits s'obstruent, de telle sorte que tout reflue au dehors; c'est ce qui se passe dans ces hommes : leur estomac se ferme aussi, l'ordre de la nature est interrompu, la nourriture remonte. Il en est tout autrement chez les pauvres : leur estomac vigoureux et sain fonctionne comme une source dont les eaux pures vont arroser les prés et les jardins, tandis que, chez les riches, disons mieux, chez les esclaves de la gourmandise, croupissent les humeurs, la pituite, la bile, le sang corrompu, tout ce qui résulte de semblables excès. De là vient qu'un homme vivant perpétuellement dans les délices ne saurait jamais se promettre un bien-être réel et passe à peu près sa vie dans les infirmités. Aux victimes d'une telle passion, volontiers je demanderais pourquoi les aliments nous ont été donnés : est-ce pour nous corrompre ou nous sustenter ? pour que nous soyons malades ou pour que nous ayons la santé ? pour nous affaiblir ou nous fortifier ? Il est manifeste qu'ils ont pour but d'entretenir la force et la santé. Comment donc en usez-vous pour un résultat contraire, pour produire en vous la faiblesse et la maladie ? Voilà le pauvre qui, par sa frugalité, se maintient dans un état constant de santé, de force et de bien-être.

Ne pleurez donc pas, réjouissez-vous plutôt au sujet de la pauvreté, cette mère de la santé; si vous avez à cœur d'être riche, méprisez les richesses. Elles consistent, en effet, non à les posséder, mais à n'en avoir pas besoin. Si nous y parvenons, nous serons ici-bas plus riches que tous les riches du monde, et nous obtiendrons là-haut les biens de l'éternité. Puisse-tous nous les avoir en partage par la grâce et l'amour de notre Seigneur Jésus Christ, à qui gloire, puissance, honneur, en même temps qu'au Père et au saint Esprit, maintenant et toujours, et dans les siècles des siècles. Amen.